Document generated on 07/01/2025 6:11 p.m.

Brèves littéraires

La porte de verre

Esther Rasmüssen

Number 69, Winter 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4952ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rasmüssen, E. (2005). La porte de verre. *Brèves littéraires*, (69), 44–47.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ESTHER RASMÜSSEN

La porte de verre

Ici, la réalité n'est pas vraiment la même qu'ailleurs ; toujours, les aiguilles de montres tournent de façon erratique, quand elles ne se sont pas arrêtées tout à fait.

L'autre jour, je retournais travailler après mon souper quand j'ai aperçu l'aumônier, tête baissée, à l'entrée de l'ascenseur. Le pauvre homme portait sa soutane des grands jours et tenait son bréviaire comme à l'accoutumée. Contrairement à son habitude, il ne m'a pas saluée.

Entrée discrètement derrière lui, je l'ai laissé appuyer sur le trois ; sachant très bien vers où il se rendait, mais aurait sans doute préféré ne pas aller ! L'ascenseur s'est immobilisé. La porte s'est ouverte – l'abbé a avancé. À contrecœur, je l'ai suivi. Quelque chose l'a fait s'arrêter un instant, puis il a continué et a poussé la seconde porte.

Dès l'ouverture, l'haleine fétide du mouroir a percuté mes narines pourtant habituées. En un écho désespéré, j'ai cru entendre un hurlement aphone s'échapper de la bouche close de l'ensoutané. L'abbé a tourné les talons sur sa gauche, je me suis élancée dans la même direction.

La troisième porte était ouverte, il n'a pas eu à la pousser. Son dos s'est voûté en franchissant le seuil. Derrière les murs aseptisés, il a libéré ses larmes d'abîme enfin soustraites aux regards. En contrepoids, j'ai imaginé une seconde tendre une main charitable pour éponger son visage de ce trop-plein cristallin.

La quatrième porte laissait voir par sa vitre ce qui restait d'un directeur de banque. Sur le pont de la Rive-Sud, le pauvre homme avait perdu le contrôle de son véhicule. Après avoir percuté le garde-fou, un camion-citerne bien rempli était venu l'emboutir de plein fouet. Dans l'explosion subséquente, en plus de ses trois couches de peau calcinée, le malheureux s'était fait éventrer par une tige d'acier. L'abbé a eu un hoquet douloureux en apercevant ce qui restait de son frère derrière les pansements, solutés et machines, qui attendaient son arrivée. Je l'ai aidé à mettre son masque, sa jaquette et ses gants. J'ai ouvert pour lui la quatrième porte.

L'abbé a dû entendre, lui aussi, l'enfer ricaner. Une odeur méphitique s'est échappée en rafale, s'infiltrant en nous en suivant le mouvement de nos masques. De la chair gangrenée amalgamée aux impudents fluides corporels. L'abbé ne pouvait supporter tel tombeau. Le vent vicié pénétrait au-dedans et enflammait autant les muqueuses des narines que les cellules du cerveau. J'ai senti les jambes de l'abbé le lâcher. Je l'ai retenu – lui, ses larmes et son bréviaire – jusqu'à une chaise et l'ai laissé sangloter devant l'agonie de son frère. Derrière moi, j'ai refermé la porte de la réalité sordide. Encore une fois, la Mort s'amusait avec le tic tac d'une montre…

Là, je me suis retournée afin d'aller chercher la morphine pour la prochaine perfusion, mais je me suis retrouvée devant une petite femme vêtue d'un sarrau blanc. Je l'ai interrogée du regard. C'était Dre Turcotte, psychiatre de profession. Elle m'a souri de ses lèvres tremblantes. Elle transpirait tant que j'ai senti mes propres nerfs se crisper.

En un grand tourbillon, la spécialiste s'est avancée vers le bureau infirmier pour y déposer sa valise de docteure, mais, dans un mouvement maladroit, a tout fait tomber — boîte à gants, valise — même la précieuse transfusion que je venais de recevoir de la banque de sang est allée s'éventrer sur le plancher. Pas une rougeur à l'œil, pas une larme ; la psychiatre avait déjà bien assez de tout son corps pour s'exprimer. J'ai opté pour ne pas me laisser envahir par sa fébrilité et je l'ai aidée à s'habiller. Je lui ai ouvert la porte sans oser la regarder, de peur que ma propre maîtrise ne l'achève. L'abbé s'est aussitôt levé pour serrer sa sœur dans ses bras missionnaires. J'ai apporté une deuxième chaise et, en ressortant de la chambre, j'ai refermé doucement la porte.

J'ai alors couru pour aviser ma supérieure de l'incident afin que quelqu'un vienne nettoyer le dégât. Au plus, quinze secondes. À mon retour, un grand homme, les deux mains dans les poches, se tenait devant la porte de verre. L'extravagant personnage m'a dit qu'il s'appelait Gab avec un sourire égayé que je devinais plus que je voyais derrière sa longue barbe blanche. À son dire, il était un ami, qu'on avait fait mander.

Il a ouvert la porte sans se ganter, ni se couvrir d'un sarrau – me mentionnant que le pauvre homme n'avait plus besoin de telles protections. Il est entré. Il a déposé une main sur l'épaule de la psychiatre bouleversée et l'autre sur celle de l'aumônier éploré. Il leur a parlé un moment. Les deux se sont calmés. Il s'est approché du mourant, a mis sa main sur le front du moribond. Aussitôt toutes les alarmes se sont déclenchées. Le cadre supérieur venait de trépasser.

Dans le remue-ménage, Gab s'est éclipsé. Plus tard, j'ai demandé à l'abbé l'identité de l'étrange personnage venu les consoler. Il n'a pu me renseigner, ne se souvenant même pas que quelqu'un soit passé...